

# Mon Journal

## Jean Carrere



En ce matin du 12 juin 1665, moi, Jean Carrère, m'appête à embarquer à bord du navire marchand « L'Espérance » en partance pour nos possessions d'Outre-mer. J'espère, si Dieu le veut, trouver en ces terres la force et l'inspiration nécessaire à l'accomplissement de chefs-d'œuvre capables de me faire connaître en notre bon royaume de France.

13 Juin 1665

Premier jour de traversé et premières impressions.

Après avoir vu s'éloigner la rade de Brest, non sans une certaine appréhension, je l'avoue, j'ai pu assister aux manœuvres nous permettant de gagner la haute mer. Rien n'est plus merveilleux que de contempler ces fiers marins animés d'une ardeur féroce, véritables démons se battant au milieu d'une cathédrale de mâts, de filins et de voiles éclairées par l'aube naissante.

Ah ! Que de toiles splendides j'ai rêvées en ce moment d'exaltation créatrice.

Si je sonde mon cœur je crois bien que pour la première fois l'impression d'une perfection artistique m'a habitée à la vue de cette scène grandiose. Un talent que je ne connaissais pas est-il en train d'éclorre ? Si c'est le cas j'en rends grâce au Seigneur.

Dans le courant de la journée j'ai eu la possibilité de faire la connaissance du Capitaine, homme peu avenant qui juge plutôt ma présence à bord comme un fardeau supplémentaire que comme un don du ciel.

Il me semble que si mon oncle n'était pas un ami de longue date de l'armateur qui a armé ce vaisseau, je n'aurais jamais eu la chance de d'embarquer avec mes deux malles et mon matériel de peinture, sur aucun navire ralliant les Amériques.

15 Juin 1665 – Troisième jour de traversée

Tumulte des flots et agitation intérieure.

Cela va bientôt faire deux jours que « l'Espérance » évolue sur une mer houleuse. Le Capitaine craint que les nombreux nuages d'un noir opaque qui s'amoncellent à l'horizon ne viennent perturber la traversée d'ici une dizaine d'heures, l'équipage est en proie à une nervosité peu coutumière. Dans la nuit du 14 au 15, un tonnelet de rhum se trouvant dans le carré des officiers a disparu. La suspicion règne à bord. Je ressens tout particulièrement l'animosité de l'équipage. Il semblerait que pour ces hommes rudes et superstitieux la présence d'un peintre à bord ait amenée sur le navire le mauvais œil. De là, à m'accuser d'avoir dérobé le tonnelet de rhum, il n'y a qu'un pas vite franchi. J'ai fait part de mes préoccupations au Capitaine qui m'a promis de faire le nécessaire dès que le temps s'améliorera. Espérons qu'il tienne parole.

Le mauvais temps m'ayant cloué dans ma cabine, j'ai essayé de restituer aussi fidèlement que possible le sentiment de puissance et de grandeur qu'évoque en moi la vision de ces hommes luttant contre les éléments.

Ma foi, il serait malhonnête de ma part de ne pas avouer que je suis assez proche du résultat escompté.

Il se dégage de cette toile une impression de vécu, de réel assez exceptionnel, et après tout, pourquoi ne pas le dire, ce tableau est empreint d'un certain réalisme, d'une force pleine de vitalité qu'on retrouve peu ou prou chez mes contemporains. Mon travail a d'ailleurs reçu de nombreuses éloges lorsque je l'ai livré à l'appréciation de Messieurs les Officiers et du Capitaine au moment du dîner.

Venant de gens vivant continuellement en communion avec la mer, cela est assez flatteur pour mon œuvre.

18 Juin 1665 – Sixième jour de traversée

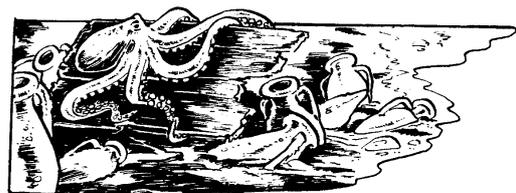
Les prévisions du Capitaine se révélèrent exactes, un fort grain s'est abattu sur « l'Espérance » mettant à mal l'équipage et la réserve d'eau douce.

Monsieur Passy, le chirurgien du bord, a fait preuve d'un grand talent en réduisant quelques fractures ma foi assez délicates.

Pour ma part, j'ai eu plus de chance que ce pauvre marin qui a glissé de la grande vergue alors qu'avec d'autres compagnons il tentait de replier les voiles. Sa chute c'est terminé dans l'océan démonté où il périt noyé.

Je n'ai eu qu'à subir un violent mal de mer qui m'a maintenu trois jours durant prostré sur ma couche.

La perte de plusieurs tonneaux d'eau douce lors de la tempête n'a fait qu'accentuer le malaise existant déjà sur le bateau. A table, le capitaine a émis quelques inquiétudes à ce sujet. Il serait préférable de longer assez rapidement



une terre afin de faire provision de ce précieux liquide, sans quoi il serait indispensable de commencer à rationner l'équipage d'ici une dizaine de jours. Etant donné l'ambiance qui règne à bord cela serait fâcheux. Messieurs les Officiers parlaient même d'un éventuel risque de mutinerie si la série de malheurs qui semble frapper « L'Espérance » n'allaient pas en s'atténuant.

D'autres croquis se sont joints aux précédents et je pense sincèrement que l'océan a fait naître en moi une véritable vocation de peintre maritime.

J'ai tenté de faire partager mon enthousiasme à mes compagnons de table mais je me suis heurté à un mur d'incompréhension. Il est vrai toutefois qu'ils avaient d'autres soucis en tête.

Seul, Monsieur Passy s'intéresse quelque peu à ma peinture, nous avons eu d'ailleurs une discussion captivante à ce sujet.

Selon ces propres dires, il affirmait déceler en moi une sorte de talent à l'état brut prenant toute son ampleur au contact de l'élément marin. Ces propos me tourmentèrent toute la nuit, peuplant mon sommeil de rêve les plus fous.

## 19 Juin 1665 – Septième jour de traversée

Crime et châtement.

Au petit matin des cris provenant du deuxième pont me tirèrent de ma torpeur. Des marins venaient de mettre la main sur le voleur de rhum. Le malheureux avait dissimulé le tonnelet dans ces affaires personnelles. Un marin, en regagnant, son poste a malencontreusement buté sur l'objet du délit, il s'en est suivi une échauffourée et le voleur ne tarda pas à être maîtrisé.

Après un jugement sommaire, le pauvre marin fut condamné par le Capitaine à recevoir cent coups de garcette, cette sentence fut immédiatement exécutée.

A titre d'exemple, l'exécution de la peine s'est effectuée devant l'équipage au grand complet y compris les passagers. Je ne pus donc me soustraire à ce spectacle atroce qui restera à jamais gravé dans ma mémoire.

Le malheureux a succombé au 80<sup>ème</sup> coup, le dos en sang, le cœur, sans doute, n'a pas supporté ces violants accès de douleur. Il est déplorable que de telles pratiques subsistent encore de nos jours, je ne pense pas qu'un tonnelet de rhum vaille la vie d'un homme. A mon avis, un séjour plus ou moins long à fond de cale aurait suffi à punir le voleur. Monsieur Passy m'affirme que ces procédés sont courants dans la marine à voile et qu'il est nécessaire à un Capitaine de se montré impitoyable s'il veut asseoir son autorité.

Tout de même, je continue de croire que sur ce cas précis, le Capitaine a fait preuve d'une rudesse excessive à l'égard de ce malheureux, qui ma foi, essayait par ce biais d'améliorer un ordinaire, il est vrai, médiocre.

Ce spectacle déplaisant m'a ôté toute velléité de peinture pour le reste de la journée. C'est maintenant d'un œil maussade que je contemple l'océan fendu par la coque de « L'Espérance ».

## 21 Juin 1665 – Neuvième jour de traversée

Hier, une pluie glacée a balayé le pont du bateau. Je n'ai fait que dormir, d'un sommeil lourd et profond, essayant d'oublier ce visage déformé par la souffrance et ce corps agité de douloureuses convulsions. Peine perdue.

Aujourd'hui le soleil a succédé à l'orage, temps propice pour travailler l'aquarelle. Si mon traité sur les couleurs est réussi, cela devrait rajouter aux esquisses maintenant mis en place sur ma toile, un côté saisissant et quelque peu surprenant pour un public habitué aux demi-teintes de mes confrères.

J'estime que, sans révolutionner le domaine de la peinture, j'apporte tout de même ma modeste contribution à l'édifice du progrès artistique.

Mais trêve de palabre, il me faut maintenant m'atteler sérieusement à ma tâche si je veux un jour à une certaine notoriété.



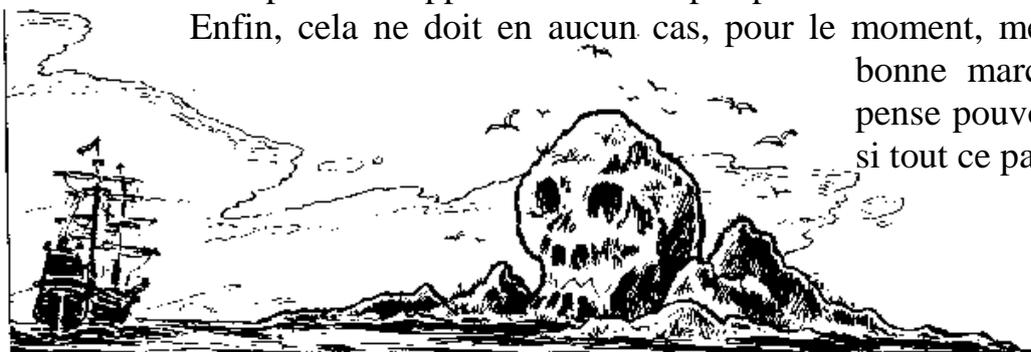
## 22 Juin 1665 – Dixième jour de traversée

Rien de bien palpitant qui mérite d'être noté ici, si ce n'est que mon tableau avance dans sa réalisation, et que le calme et la confiance semblent être revenus au sein des matelots. Curieuse race que ceux des gens de la mer. Une faible minorité d'hommes impose un règlement draconien à une large majorité, n'hésitant pas à faire subir à un d'entre eux le pire des châtiments, propre à déclencher la colère et le ressentiment d'un homme civilisé, et voilà que cet acte suscite chez eux, l'accalmie et la paix dans les cœurs. Il n'y a pas que l'océan qui renferme ces mystères, le cœur d'un marin est aussi insondable que le plus profond des gouffres.

## 24 Juin 1665 – Douzième jour de traversée

La vie se poursuit à bord, monotone et lénifiante. Le manque d'eau potable devrait commencer à se faire sentir d'ici quelques jours. Le Capitaine, se désespère d'entr'apercevoir la moindre terre où nous réapprovisionner en eau potable. L'équipage bien entendu, n'est pas au courant de cet état de fait. Je n'ose imaginer les nouvelles tensions que pourrait provoquer cette nouvelle si par mégarde un matelot était amené à l'apprendre. Voilà pour « L'Espérance » des épreuves supplémentaires en perspective.

Enfin, cela ne doit en aucun cas, pour le moment, me distraire et entraver la bonne marche de mes travaux. Je pense pouvoir achever mon tableau, si tout ce passe bien, le 26 ou le 27.



Il s'intitulera «Fragment de la vie d'un marin » et sera le premier d'une série mettant en scène les actes quotidiens meublant la journée d'un matelot lors d'une traversée. Vaste programme qui, s'il est mené à terme, devrait me permettre de recevoir quelques commandes de la part de hauts dignitaires de la marine royale ou marchande. Mais il se fait tard, stoppons net ce discours plein d'optimisme et allons plutôt nous blottir dans les bras de Morphée.

Port au Prince – le 16 Juillet 1665

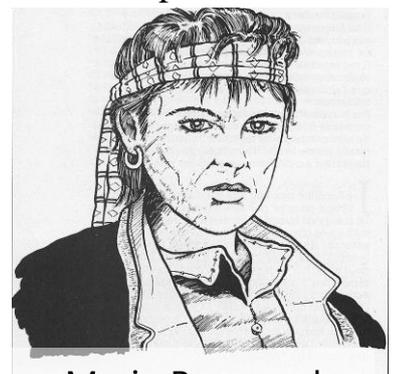
Quelle terrible épreuve Dieu vient-il de m'infliger ! Par tous les Saints, que la traversée à été fertile en événements aussi tragiques qu'inoubliables ! Je ne remerciais jamais assez la Créateur d'avoir permis que je sois le seul survivant de « L'Espérance ». Je vais tenter, en quelques mots de retranscrire l'incroyable aventure qu'il m'a été donné de vivre.

**A** lors que « L'Espérance » filait bon train vers la mer des Antilles en ce matin du 25 juin, un brigantin copieusement armé vint à croiser notre route. Force fut de constater, quand il hissa ces couleurs, qu'il s'agissait d'un vaisseau pirate. Après une série de manœuvres effectuées en désespoir de cause pour tenter de sortir des griffes du « Rapace », le brigantin pirate, plus rapide, parvint à lâcher une bordée de ces puissants canons, détruisant le grand mât et tuant un grand nombre de marins sur « L'Espérance ». Impuissant, livré en pâture à cet oiseau de malheur, ce fier vaisseau marchand vivait ces dernières heures. Avec une sauvagerie extrême les pirates montèrent à l'abordage massacrant tout sur leur passage. J'ai vu Monsieur Passy succomber parmi les premiers, la tête fendu par un coup de hache ; ces êtres que l'on qualifie d'hommes sont pareils à des bêtes jouissant du bain de sang.

Dégoûté par pareil spectacle et cherchant le salut je résolus de me réfugier dans ma cabine. Mais en vain, je fus bien vite rejoint par trois de ces barbares hirsutes et déguenillés, décidés sans aucune hésitation à me faire passer de vie à trépas. Et là, je dois le confesser, mû non pas par la raison mais plutôt par un sentiment de terreur le plus fou, je saisis entre mes bras tremblants ma toile et je m'écriais : « Tuez-moi si vous voulez, mais révélez au monde mon immense talent de peintre, ne laissez pas la mer engloutir ce précieux objet d'art ».

Les coquins, sans doute amusés et intrigués par ma conduite ou désireux de trouver à un artiste une mort plus raffinée, me laissèrent la vie sauve et me conduisirent devant leur Capitaine.

Ces canailles étaient occupées soit à transférer la cargaison de « L'Espérance » sur le « Rapace » soit à jeter par dessus bord les blessés. Je m'aperçus bien vite que j'étais le seul survivant de cette effroyable tuerie. Serrant toujours



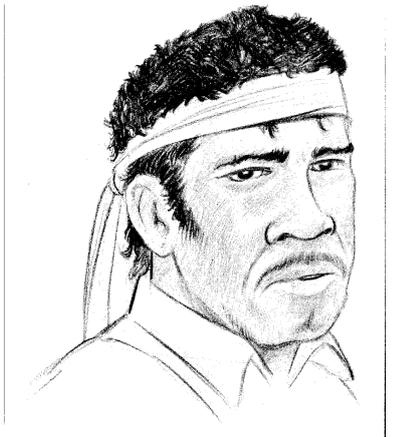
Marie Bonneval

fébrilement ma toile contre ma poitrine haletante, je fus présenté en termes quelque peu disgracieux au Capitaine de ces monstres à face humaine.

Il se faisait appeler l'Olonnois, était français et selon ces propres dires tirait quelque fierté à commander ce ramassis de gens de sacs et de cordes. Il me regarda longuement et sans aucune explication m'accorda sa grâce.

Sur le moment, je n'en cru pas mes oreilles, persuadé que j'étais, de devoir partager le sort fatal de mes compagnons de route. Toutefois, je remercie quand même le ciel d'avoir bien voulu accorder sa protection au malheureux pécheur que je suis.

**J**e fus donc pendant une vingtaine de jours l'hôte obligé pour ne pas dire prisonnier de l'Olonnois. La marge de liberté accordée à ma faible personne était assez grande, seule la soute aux munitions était proscrite à mes promenades sur le vaisseau. Je profitais de ce séjour forcé à bord du brigantin pour effectuer de nombreux croquis de quelques pirates aux mines particulières patibulaires, activité qui semblait combler d'aise ces fripouilles à l'âme aussi noire que l'enfer. Et je dois avouer qu'une certaine sympathie pleine de commisération pour un homme incapable de hacher menu son congénère, commençait à poindre dans la plupart des cœurs de l'équipage.



L'Antillais

**M**algré tout, il n'était pas rare que je sois l'objet de brimades qui cessèrent comme par enchantement lorsque j'entrepris de faire au fusain le portrait en pied du quartier-maître, personnage qui paraissait avoir autant d'autorité que le capitaine. Capitaine qui, depuis le jour de ma capture, ne m'avait pas accordé le moindre intérêt.

Or, grande fut ma surprise, lorsqu'un matin l'Olonnois me convoqua dans sa cabine. Croyant ma fin prochaine c'est résigné qu'on m'introduisit auprès du «Fléaux des Espagnols », un autre de ces surnom acquis au cours de la longue carrière de brigand des mers.

**P**ar bonheur le capitaine me tint un tout autre discours que je vais m'efforcer de restituer aussi fidèlement que possible.

« Il y a deux ou trois mois de cela », dit-il, « quelque fripouilles de petite envergure se sont réunies au « Doublon du Roy », une taverne de flibustier sur l'île de la Tortue, pour travailler sur un projet commun : l'attaque d'un riche convoi Espagnol de retour du nouveau monde, bourré d'or et d'autre métaux précieux. Et ne voilà-t-il pas que ces quatre enfants de salauds, par une chance à faire pâlir la séant du grand cornu lui-même, parviennent à mettre la main sur ce fabuleux butin. Mais ces vipères, incapable de trouver une entente à propos du

partage, décidèrent de faire appel à un autre Frère de la Côte en tant qu'arbitre afin qu'il puisse répartir en toute impartialité le butin sans tenir compte de toutes leurs manigances. Or donc hier, ces gredins sont venus me demander d'être cet arbitre ! Mais écoutez plutôt quelle solution je leur ai proposée, c'est tout simplement grandiose ! Ils me confient le butin que je dissimule dans un lieu connu de moi seul. Après quoi, je sème plusieurs indices à travers le monde, leur permettant de découvrir la cachette, déclenchant ainsi la plus formidable chasse au trésor de l'histoire, dont le prix sera pour le vainqueur la totalité du butin ! Et ils ont acceptés, les fous ! Il est évident que par souci d'équité et selon le code d'honneur qui régit notre corporation, seul ces quatre capitaines ont été informés de cette affaire. De plus ils ont



Yannick Kerdaven

fait le serment d'attendre une année avant de commencer leur recherche ».

L'Olonnois, après avoir absorbé une large rasade de rhum, me proposa d'illustrer plusieurs petites saynètes, dont je n'ai plus grand souvenir étant donné l'agitation qui régnait dans mon cœur ; celles-ci permettront aux quatre flibustiers (que j'ai représenté tout au long de mon récit et dont le quartier-maître m'a indiqué les noms), s'ils possèdent la totalité de mes sept illustrations de retrouver le trésor.

En échange de ce travail, le capitaine me fit le serment de me libérer. Angoissé à l'idée de la trahison possible de l'Olonnois, c'est avec célérité que j'entrepris la réalisation de cette commande quelque peu insolite. Je bénéficiais, durant mes travaux d'un maximum de confort et d'aise me permettant de peindre en toute quiétude. Cependant, je m'aperçus bien vite que l'on m'avait mis au secret et je perdis tout contact avec l'équipage.



Pierre Gavagnin

J'étais sûr que l'on me tuerait lorsque mon travail serait fini, cependant, deux jours après avoir remis mes dessins à l'Olonnois, on me débarqua à Saint-Domingue à quelques lieues de Port-au-Prince, vivant !

C'est la tête pleine d'impressions et de souvenirs que je m'apprête à regagner le royaume de France afin d'entamer une carrière de chantre de la mer par l'intermédiaire de mes toiles

Jean Carrère